

MUSIQUE

Henri Duparc. — Salzbourg à Paris : Mozart et les marionnettes. — Réouverture des Concerts Straram. — Un tournoi de chefs d'orchestre. — Œuvres nouvelles de MM. Florent Schmitt et Claude Delvincourt.

**Henri Duparc** est mort dans sa retraite landaise, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, le 13 février dernier. Depuis très longtemps déjà, souffrant d'une incurable maladie nerveuse, il se tenait éloigné du monde musical. Retiré en 1885 à Vevey, puis à Mont-de-Marsan près de Francis Planté, il ne revint à Paris qu'en 1911 pour un très bref séjour, abrégé encore par l'émotion que lui causèrent les répétitions du concert Lamoureux où l'on joua *Chanson triste*, qu'il avait orchestrée pour Mlle Hélène Demellier. C'est un tragique destin que celui de ce maître, l'une des plus pures gloires de la musique française, et qui disait de lui-même : « Je vis dans le regret de ce que je n'ai pas fait, sans m'occuper du peu que j'ai fait. » Ce peu, du moins, restera dans la mémoire des hommes. Henri Duparc est notre plus grand compositeur de *lieder*; et notre musique lui doit quelques-unes de ses plus belles pages.

Marie-Eugène-Henri Fouques-Duparc était né à Paris le 21 janvier 1848. Il fit ses humanités au Collège de Vaugirard, puis, attiré par la musique, il devint l'élève de César Franck ainsi que d'Albert Cahen et d'Arthur Coquard qui étaient à peine ses aînés. Il se lia d'amitié avec Vincent d'Indy, et ce fut lui qui amena d'Indy chez Franck et l'initia aux mystères wagnériens. Lié pareillement avec Alexis de Castillon, il fut un des membres fondateurs de la Société Nationale.

Son maître César Franck reconnut les qualités de premier ordre, la richesse et l'originalité mélodiques qui s'affirmaient en Duparc. Venu tard à la musique, il apportait une maturité de pensée, une vaste culture, qui ne nuisaient en rien à la fraîcheur de son inspiration. L'élégance de son esprit, sa distinction naturelle — et qui n'avait rien d'apprêté — se révélèrent dès ses premières œuvres, *Sonate pour piano et violoncelle*, *Suite de Valses* (1872), qu'il détruisit cependant, *Poème nocturne*, pour orchestre (1873, resté inédit), *Feuilles volantes* (recueil pour piano, composé en 1869), *Laendler*, morceaux à trois temps (Société Nationale, 1873, détruits). La célèbre ballade de Burger inspira son poème symphonique

de *Lénore*, exécuté aux Concerts Padeloup en 1875. Dans le domaine de la musique instrumentale, on lui doit encore de remarquables transcriptions de *Préludes* et de *Fugues* de Bach pour le piano à quatre mains, *Aux Etoiles*, nocturne pour orchestre, publié en 1910.

C'est entre 1868 et 1885 qu'il écrivit ses admirables *lieder*: une lettre que M. Octave Séré, a citée dans ses *Musiciens français d'aujourd'hui* (1) rend un son d'une poignante mélancolie : « Mes mélodies, dit Duparc, n'ont été publiées que fort longtemps après avoir été écrites, huit d'abord en 1894, et les quatre autres quelques années après (1902). Quand j'ai écrit les premières, je n'avais pas encore fini d'apprendre l'harmonie, et toutes ont été fortement revues et modifiées pour la publication. Tout ce que je puis vous dire, c'est que la *Chanson triste* a été primitivement écrite en 1868, *Soupir* vers la même époque, *L'Invitation au Voyage* et *La Vague et la Cloche* pendant le Siège... Une seule chose est sûre, c'est que mes mélodies étaient toutes écrites avant 1885. Depuis, je n'ai jamais rien pu composer. Bien des personnes croient que j'ai une quantité d'œuvres en cartons. Il n'en est rien: je n'ai que quelques notes au crayon, qui n'ont d'intérêt que pour moi, et que j'avais prises au jour le jour, dans l'espoir qu'il me redeviendrait possible de travailler... » Tragique destinée, vraiment: avoir écrit les chefs-d'œuvre que sont *Chanson triste*, *L'Invitation au Voyage*, *Phydilé*, *Extase*, *Le Manoir de Rosemonde*, *Testament*, *Lamento*, *Elégie*, *La Vie antérieure* et puis se sentir non point frappé aux sources vives de l'inspiration, mais atteint d'un mal qui empêche de mettre en œuvre tant d'idées et si neuves...

Les *lieder* d'Henri Duparc ont une distinction, un charme subtil, qui les apparente à ceux de Fauré, mais il y a dans la ligne mélodique de Duparc, dans ses harmonies aussi, quelque chose d'indéfinissable et de très personnel, une sorte de marque et de signature. Ils occupent dans la musique française contemporaine une place analogue à celle des *lieder* de Schubert dans la musique allemande romantique. Ils offriront

(1) Octave Séré : *Musiciens français d'aujourd'hui*, p. 178; *Mercure de France*, 1912.

un témoignage sincère et éloquent sur une époque dont ils reflètent ce qu'elle eut de meilleur et de plus élevé.

## §

Grâce à l'initiative de Mme Octave Homberg, **les marionnettes de Salzbourg** sont venues à Paris. Mme Octave Homberg ne néglige rien de ce qui peut servir la gloire de Mozart, ou même simplement intéresser les fervents du culte mozartien. Et ce n'est point seulement parce qu'elles viennent de la ville natale du maître, que ces marionnettes sont dignes de l'attention des musiciens, mais aussi parce que le répertoire du minuscule théâtre comprend un petit ouvrage de Mozart et une pièce biographique dont un épisode de l'enfance prodige a fourni la matière.

Disons tout d'abord que ces marionnettes — beaucoup plus petites que les nôtres ou que les italiennes de Podrecca — sont si merveilleusement expressives et fines, si étonnamment agencées, que leur spectacle en devient parfois hallucinant. Ces poupées se meuvent, parlent, chantent (grâce à l'art très savant des acteurs chargés de leur prêter leurs voix) avec une vérité à laquelle les costumes et les décors ajoutent encore. Mais ce réalisme n'exclut pas la poésie: le professeur Hermann Aicher, successeur de son père, le docteur Anton Aicher, le comte Schaffgatsch, Mme Friedl Aicher, qui sont les auteurs, décorateurs, sculpteurs et costumiers de cette scène en miniature, sont de vrais artistes dont le goût égale l'ingéniosité. La preuve en est dans l'intérêt que le public a pris à ce spectacle donné *en allemand*. Sans doute, *l'Avion-Fusée* — fantaisie qui rappelle les inventions de Wells, mais assaisonnées d'un humour très salzbourgeois, grâce à la présence du héros local Casperl — n'est-il pas sans longueurs; sans doute la *Légende du docteur Faust* doit-elle (pour nous, du moins) beaucoup plus à ce que nous y attachons le souvenir de Goethe s'inspirant des marionnettes, qu'au texte même tiré de l'allemand du xvi<sup>e</sup> siècle. Et la saynète qui a pour titre *A la cour de l'Impératrice* et nous fait assister aux débuts du jeune Wolfgang et de sa sœur Nannerl, menés par leur père à Schoenbrunn, gagnerait à ce qu'on pratiquât quelques coupures dans le dialogue. Mais, en revanche, comme l'opéra

bouffe de Mozart *Le Directeur de Théâtre*, en dépit de l'innocence d'un livret bien insignifiant, paraît donc une chose exquise! Puissance d'une musique adorable, et qui ne prétend point à se hausser plus qu'il ne convient au genre. Ici, tout est réduit, menu, et pourtant la justesse des proportions, l'équilibre de tous les éléments mis en œuvre sont tels que l'on a l'impression d'une réussite parfaite. Ce n'est pas le Mozart de *Don Giovanni* ou de *la Flûte*, mais c'est celui des *Petits Riens*, et c'est toujours Mozart. Quatre poupées grandes comme la main, un piano (un authentique *pianoforte* du XVIII<sup>e</sup> prêté par Mme Octave Homberg), deux cantatrices et deux chanteurs, et le miracle se produit. Grâce à Mozart, les petites marionnettes de Salzbourg sont devenues grandes vedettes parisiennes.

## §

Avec M. Manuel Rosenthal, qui dirigea le *Concerto en la mineur* pour violoncelle et orchestre de Saint-Saëns (interprété avec beaucoup de goût et de sûreté par M. Jules Lemaire), MM. Arthur Honegger, Louis Aubert, Albert Roussel, Florent Schmitt et Gustave Charpentier ont successivement pris la baguette au Concert Pasedeloup du samedi 11 février. Ce véritable **tournoi de compositeurs chefs d'orchestre** a semblé vivement intéresser le public. Aucun prix ne fut décerné, mais les œuvres et les auteurs furent vigoureusement applaudis. Cependant, les professionnels de la baguette n'ont rien à craindre; il n'y a point de chances qu'on les dépouille.

## §

M. **Walter Straram** a pu se rendre compte de la fidélité et de la sympathie du public par l'accueil qu'on a fait à la reprise de ses concerts: la chaleur des applaudissements lui a montré que l'on apprécie ses efforts. En paraissant au pupitre, plein de vaillance et d'entrain, il rassurait tous ceux qu'avait inquiétés la brusque interruption, pour raison de santé, de la saison dernière. Février venu, notre petit monde musical manque d'un de ses meilleurs plaisirs lorsque le Théâtre des Champs-Élysées ne s'ouvre pas le jeudi soir pour lui permettre d'entendre le très bel orchestre que Walter

Straram a su réunir. Ses programmes fort intelligemment composés nous donnent chaque semaine une œuvre inédite. Pour la réouverture, nous avons eu un morceau de choix, le *Prélude chorégraphique* de M. **Claude Delvincourt**.

Ce prélude est celui du *Bal vénitien* (donné en première audition par M. Walter Straram, en février 1930). Les cinq pièces de cette suite, vivante, délicieusement variée et pleine d'invention et d'originalité, forment un ballet. Dieu sait pourquoi, ce ballet que l'Opéra-Comique a reçu, attend indéfiniment qu'on le joue. Pour nous faire prendre patience, M. Straram nous a donné le *Prélude*. Il évoque une Venise pleine de joie populaire, de gaieté et même de trivialité. Claude Delvincourt, au milieu de ces débordements de vie exubérante, garde un style qui ne s'alourdit point, et, sans qu'il y ait contradiction entre le sujet et l'expression, sait tout dire sans jamais s'encanailler. Le *Prélude chorégraphique* a été accueilli comme le *Bal vénitien* il y a trois ans, avec le succès le plus vif. Souhaitons maintenant qu'au théâtre ou bien au concert, on nous donne bientôt l'œuvre tout entière.

### §

Aux Concerts Colonne, M. Paul Paray nous a donné six **Chœurs de M. Florent Schmitt**, six chœurs pour voix de femmes et orchestre, et qui, dans leur modernisme, rappellent cependant les chefs-d'œuvre des maîtres de notre Renaissance. La liberté que montre Florent Schmitt dans l'agencement des parties, l'aisance avec laquelle il fait mouvoir les voix, l'à-propos avec lequel intervient l'orchestre, soit qu'il accompagne les chœurs, soit qu'il complète et prolonge par une savante et délicate utilisation des timbres les voix humaines, tout est d'un maître en effet, et l'on n'a jamais plus souverainement dominé la matière. Et quelle variété! Dans *Le Page et la Reine* (Paul Fort), c'est le tour malicieux des vieilles chansons populaires; dans *Marionnettes* (Charles Auvrey), c'est l'évocation des personnages traditionnels par un curieux rythme qui s'inscrit dans une mesure à 15/8, et qui oppose, par de courtes réponses, les contralti aux soprani; dans *Si la lune rose* (Cécile Sauvage), c'est une calme berceuse qu'accompagne un doux motif instrumental de saveur archaïque; dans *Ezann*,

c'est un nocturne adorable, une évocation d'Orient sur des vocalises en tierces, et c'est un paysage lunaire d'un charme subtil; dans *L'Amoureuse* (Paul Fort), c'est un chœur à quatre parties, d'abord *a cappella*, puis avec un accompagnement dont l'animation croissante marque la progression du trouble dans l'âme de l'Amoureuse; et enfin, dans les *Canards libéraux* (dont les paroles ne sont autre chose qu'une suite d'onomatopées s'enchaînant par des coq-à-l'âne), c'est la pure joie du rythme et de la vocalise, c'est le libre épanouissement d'un musicien dont le prodigieux métier est au service de l'inspiration la plus fraîche, la plus originale qui se puisse imaginer — et c'est, dans la fantaisie, la réussite la plus étonnante.

La chorale Amicitia de Mme Samuel et l'orchestre de M. Paul Paray ont donné de cette difficile partition une exécution exemplaire que le public a récompensée d'un triple rappel.

RENÉ DUMESNIL.

### ART

Goulinat : La villa d'Este : galerie Charpentier. — L'œuvre de René Lalique : galerie des Arts Décoratifs. — Exposition de paysages d'Henri Montassier : galerie Sélection. — Exposition de peintres modernes : galerie d'art du « Quotidien ». — Exposition Plumont (Sud-Oranais) : galerie Marseille. — Exposition Maximilien Luce : galerie Marseille. — Delacroix : le Voyage au Maroc : Musée de l'Orangerie. — Rétrospective Bourdelle : Petit Palais. — Exposition Ivan Mestrovic : Musée du Jeu de Paume. — Exposition Marcel Roche : galerie Druet. — Exposition Salomon : galerie Druet. — Exposition d'illustrations de Charles Guérin : galerie Helleu.

**Goulinat** nous montre une série de paysages qui constituent comme une monographie complète du décor de la Villa d'Este. Nombre d'artistes ont rêvé parmi les grandes allées de cyprès de la villa et se sont plu à en admirer l'architecture souple et gracieuse en contraste avec la largeur vide et ensoleillée de la campagne romaine. L'élégance, ici, prend du prix de la majesté qui l'entourne. Ces séries détaillées, cette insistance à décrire toutes les facettes d'un thème conviennent absolument au talent patient, concentré et expressif de Goulinat. Parmi nos peintres, Goulinat est celui qui se contente le moins d'elliptiques et séduisants à-peu-près. Le décor pose devant lui. Il en trace non des notations,